

LE CAHIER BLEU

NUMERO UN





LE CAHIER BLEU

NUMERO UN

Le 21 février 1994

LE CAHIER BLEU

Comité de rédaction:

Daniel Gagnon, Guy Gervais,
Guy Lafond, Louise Myette,
Claire Tourigny

Composition
Micheline Garceau

Le Cahier bleu
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9

Chers amies et amis,

Un jour de mai 1962, en discutant de la publication de certains aphorismes de Sri Aurobindo dans le Bulletin de l'Ashram, Mère avait dit à Satprem: *«Il faudrait une revue, un magazine de combat, qui parte en combat contre toutes les idées ordinaires, et alors tous ces aphorismes seraient comme... oui, comme les chefs d'armée du combat. Une revue qui aurait pour but: «Démolissons toutes les vieilles idoles», quelque chose comme cela. Il faudrait qu'en apparence ce soit une revue littéraire... Il faudrait justement que ce soit présenté comme des spéculations littéraires, philosophiques, enfin que ça ne soit pas sur un plan pratique; ça n'aurait aucune importance, sauf que ça lui donnerait une sécurité, parce que ce serait une revue de combat... Et alors, à chaque numéro, on prendrait un aphorisme, comme celui sur l'Europe, par exemple, et on irait à fond.»*

Depuis plusieurs années, cette idée de Mère me poursuivait, et jusqu'à ce jour je ne savais trop comment la réaliser ni quelle forme lui donner. C'est peut-être avec ce but en tête que j'ai lancé un appel, en septembre dernier, pour créer un bulletin de liaison. Soixante-deux personnes ont manifesté leur intérêt et leur soutien pour ce bulletin. Il voit le jour le 21 février 1994, c'est **Le Cahier bleu**. Il deviendra un jour, je l'espère, la revue de combat dont Mère souhaitait la création. Pour le moment, il est notre façon de communiquer entre nous et de nous sentir liés au travail de Mère et de Sri Aurobindo.

Louise Myette

entrevue

Jean-Jacques Chapdelaine rencontre Mère

Jean-Jacques Chapdelaine, sculpteur, vit à Grande-Vallée, en Gaspésie, depuis fort longtemps. Il a bâti une maison circulaire qui accueille souvent des visiteurs qui veulent l'entendre parler de Sri Aurobindo.

«Nous tentons depuis plus de dix ans de vivre une expérience collective et spirituelle sur ce terrain acquis dès 1963», nous dit Jean-Jacques Chapdelaine qui vit dans cette maison avec sa femme Indienne, Nina. Il m'écrivait dernièrement: «Lorsque je vois Nina à sa table de travail, traduisant Satprem, je me dis que même si ce lieu existait seulement pour cela, ce serait déjà une grâce. Mère est derrière tout cela...»

Je connais Jean-Jacques depuis plus de 30 ans, nos vies se sont croisées souvent, à Vaudreuil et à Montréal. La présence de Mère et de Sri Aurobindo a toujours été très importante dans cette amitié.

À ma connaissance, Jean-Jacques Chapdelaine a été le premier Québécois à se rendre à Pondichéry pour rencontrer Mère, en 1955. Je lui ai demandé de nous parler de cette étape si spéciale de sa vie et de nous faire partager son souvenir de Mère.

L.M.

«J'avais vingt ans quand j'ai entendu parler de la spiritualité indienne pour la première fois, par un artiste peintre et athlète de Montréal, Douglas Fales. Il était très intéressé par la maîtrise du corps. J'étais aussi un fervent athlète, inscrit à la Palestre nationale de Montréal. Douglas Fales avait senti très vite que je n'étais pas heureux dans le monde de la compétition, il m'avait donné un livre de Krishnamurti, *Education and Significance of Life*, qui changea considérablement ma perception du monde.

Nous étions en 1952, et jusqu'en 1955, j'ai vécu sur mon bateau, lisant Yogananda, Krishnamurti, Vivekananda, Tagore, Gibran, etc., toujours en anglais, car les livres sur ces sujets, à cette époque, venaient des États-Unis et de l'Angleterre.

«Le voilier m'a beaucoup aidé... j'étais amoureux de la nature... et je ne pouvais pas échanger avec d'autres tout ce que je découvrais à ce moment. En lisant Vivekananda, j'ai senti l'âme indienne, il y avait là une force qui m'a touchée.»

En 1955, j'ai dû abandonner mon bateau, sur lequel je voulais faire le tour du monde avec un ami. De la vente de mon voilier, il me resta 800\$. Avec cet argent, j'ai décidé de partir pour l'Inde. À cette époque, j'étais sculpteur, mais je ne me sentais pas identifié au milieu artistique du temps. Le climat social des années 50 au Québec était très difficile.

À l'automne 55, j'ai donc pris un bateau pour l'Angleterre. Le voyage a duré treize jours. En Angleterre, il n'y avait plus de billet pour embarquer sur le Canton, un bateau qui partait pour l'Inde. Je n'ai pas perdu espoir. Après le signal du départ un matin, le bateau s'est rapproché, car un passager avait eu une crise d'appendicite. On est venu me voir et on m'a offert le billet d'environ 120\$ et c'est ainsi que je me suis embarqué pour l'Inde.

Une chose extraordinaire s'est passée là, sur ce bateau. On m'a indiqué la chambre que j'allais partager. La porte s'est ouverte, je suis entré, j'ai vu un monsieur qui était là, allongé sur le lit, c'était un ingénieur qui rentrait d'un séjour d'études en

Angleterre. Sur un meuble, il y avait une photo de Sri Aurobindo, jeune, où on voyait bien l'illumination sur sa figure. Et là j'ai tout compris, j'ai vu cette photo, quelque chose en moi a tout compris. L'ingénieur m'a expliqué, durant le voyage, qui était Sri Aurobindo, qui était Mère. Cette famille avait Sri Aurobindo et Mère comme gourous. L'ingénieur me racontait ce que Mère et Sri Aurobindo étaient venus faire sur terre, ce qu'ils faisaient à Pondichéry, quelle forme de yoga ils pratiquaient, yoga tout à fait différent des yogas traditionnels des Indiens. Ce yoga-là, moi, ça me convenait parce qu'il y avait aussi des activités sportives à l'Ashram... il m'a prêté des livres.

Je suis arrivé à Bombay où j'ai passé quelques jours chez des personnes que j'avais rencontrées sur le Canton. Puis un matin, j'ai pris le train pour Madras, le voyage a duré 4 ou 5 jours. Puis l'autobus pour Pondichéry. Je suis arrivé vers le 13 décembre 1955, un matin devant les portes de l'Ashram qui étaient encore fermées, il était trop tôt. Quand les portes se sont ouvertes, vers 5h30, je suis allé tout de suite au Samadhi de Sri Aurobindo. Quand je suis entré dans la cour, j'ai eu une émotion incroyable. Je me suis assis au Samadhi, je ne connaissais rien de Sri Aurobindo, ou si peu, mais j'ai senti à ce moment-là tout l'esprit de Sri Aurobindo entrer en moi, je me suis senti en communion avec Sri Aurobindo. Il s'est passé là tout ce que j'ai retrouvé dans les livres de Sri Aurobindo plus tard. J'ai été là immobile pendant des heures. Vers 13 h, quelqu'un m'a touché à l'épaule et m'a dit: «You don't have any food?» Je suis comme sorti d'un état -j'étais parti dans le cosmos avec Sri Aurobindo- je ne voyais pas la tombe, rien, tout le physique n'existait pas, j'étais complètement dans l'esprit du Maître. La Mère a été informée de ma visite. À ma grande surprise, la Mère a demandé à me voir le même jour. Il y avait peu d'européens à l'Ashram à cette époque. Peut-être dix personnes de différents pays. Je reçus mon billet, Mère pouvait me voir à 16h30, c'était juste avant qu'elle ne donne ses Entretien au terrain de jeu.

Quand je suis entré dans la pièce, Mère était assise au fond et toute la pièce m'a paru bleue, tout m'a paru bleu, c'était de la lumière bleue! C'était l'atmosphère spirituelle qui émanait de Mère. J'ai cru que c'était de la peinture bleue sur les murs.

Je ne savais pas quoi faire. Mère était assise et elle me faisait un grand, grand sourire, avec des grands, grands yeux pleins d'amour... là tout mon passé est disparu dans une seconde, mon éducation, mes liens avec ma famille, le Québec, ce que j'avais pu faire ou ne pas faire... je me suis retrouvé par terre aux pieds de Mère. Elle m'a demandé comment je m'étais retrouvé là, à Pondichéry, par quel chemin, et je lui ai expliqué, et elle souriait tout le temps que je lui racontais cela, je lui ai raconté pour le bateau, la chambre, la photo de Sri Aurobindo, et elle souriait tout le temps -cela a duré peut-être dix minutes comme ça- l'entretien était tellement intense que c'était hors du temps -tu ne sais pas ce qui t'arrive- et avec son sourire, il y avait tellement d'amour dans cet être-là que tu n'avais jamais été aimé au monde comme cela, ni par tes parents, ni par personne -bien entendu, c'est une autre forme d'amour. Je me demandais comment il se faisait que cela m'arrivait. C'était comme une naissance, comme une renaissance intérieure, cela avait établi le contact tout de suite, je m'étais branché tout de suite sur... peut-être l'âme. La journée même que j'ai rencontré Mère avait été intense, j'avais des papiers, des photos de sculptures pour me présenter; Mère avait ça sur ses genoux, dont une photo d'une sculpture en neige. Elle disait: «C'est en neige, donc ça n'existe plus. Les formes sont des choses très spirituelles... donc ça n'existe plus». Elle était tout attristée. J'ai dit, en blaguant: «Il faut nous détacher de nos oeuvres...» Elle riait beaucoup.

Elle m'a dit: «On attendait quelqu'un du Canada... on va vous installer, on va vous trouver un endroit». Et tout cela s'est fait tout seul, il n'a jamais été question d'argent. À cette époque, il n'y avait pas de Guest House (maison d'amis), ça n'existait pas.

J'ai été logé dans un premier endroit, une petite chambre à Pondichéry. Peu de temps après, j'ai manifesté le désir de m'installer dans la nature. On m'a indiqué un jardin de l'Ashram qui est aujourd'hui l'endroit où on fait le papier, près du canal. C'était un parc ouvert, avec des cocotiers; il y avait un abri dans un coin en béton. J'avais le goût de vivre là. Mère m'a dit: «Vous voulez vivre là? Il n'y a pas d'hygiène là, c'est le village, ce n'est pas propre.» Et moi, je n'ai pas insisté, mais finalement je m'y

suis retrouvé et Mère m'a fait installer des toilettes dans cette maison-là.

À l'époque, à l'Ashram on voyait Mère tous les jours au balcon. À l'instant où le soleil apparaissait au bout de la rue de la Marine, sur la baie du Bengale, à cet instant même où le soleil commençait à se montrer, Mère apparaissait elle aussi au balcon, c'était vers 5h30 ou 6 h du matin, selon la saison. Chacun était libre de s'y rendre ou non. Il y avait à ce moment-là à l'Ashram environ 600 à 700 disciples. À chaque matin, il semblait y avoir une pulsion ou une charge différente, ça venait bien entendu de la même source, c'était elle qui nous donnait quelque chose pour le travail de la journée, parce que c'était des années très importantes qui se vivaient à l'Ashram. Elle nous regardait un à un, nous pouvions être 300 ou 400 rassemblés... et quand le regard venait sur toi, tu le sentais, tu sentais comme un laser, elle nous regardait dans les yeux, tu le sentais, même à une distance de 15 mètres ou plus, puis tu t'en retournais à la maison et tu en avais pour la journée.

Il y avait plusieurs activités durant la semaine. Le mercredi soir, c'était les Entretiens au terrain de jeu. Il y avait un groupe de jeunes au premier plan. Mère s'adressait aux jeunes, c'était très rare qu'un adulte posait une question. C'était comme une classe, c'était beaucoup pour instruire les jeunes, mais tout le monde en profitait.

Je voyais Mère toutes les semaines. Des centaines de disciples étaient là, et tout à coup notre tour venait, on passait devant elle, Mère nous donnait une fleur ou un «sweet» (une espèce de bonbon enveloppé dans du papier ciré). Quelquefois, je le gardais pendant des jours avant de le manger parce qu'il y avait quelque chose dans ce bonbon-là, je peux vous le dire. Il y avait aussi des fêtes de toutes sortes, des danses indiennes, des pièces de théâtre au terrain de jeu. Mère venait s'asseoir avec nous, quelquefois j'étais assis près d'elle, appuyée sur le bras de sa chaise, elle se supportait la tête avec la main. D'ailleurs, avant de voir vivre Mère, j'avais fait une sculpture en terre cuite à l'Ashram et c'était elle dans cette posture.

Le 28 février 1956, le jour de la première manifestation

de la conscience supramentale, personne ne pressentait l'événement qui se préparait. Durant la méditation, j'ai senti quelque chose, c'était comme un vacuum, un trop grand silence qu'on ne peut pas supporter, mais je ne peux pas dire que j'ai senti quelque chose de particulier, simplement je sentais que c'était trop fort. Cependant, j'ai senti ce soir-là comme si Mère elle-même était ailleurs. Quand Mère s'est ouvert les yeux, elle nous a regardés longuement, longuement, elle a regardé tout le monde. Après j'ai lu ce qui s'était passé en elle, elle croyait que tous auraient pu être éblouis, ce n'est pas nécessairement ce qui s'est passé.

Dans mon cas, je ne fus pas bien dans les jours qui ont suivi, je souffrais d'une très grosse fièvre et on m'a conduit à l'hôpital de Pondichéry. Ils sont venus me chercher en voiture ou dans un «riksha», je ne me souviens plus. J'étais dans un état de joie immense, je ne comprenais pas trop ce qui se passait, j'étais trop faible, j'étais peut-être sorti de mon corps... j'avais les yeux fermés et je les voyais tous faire, ils me déplaçaient dans l'hôpital. J'entendais les conversations des soeurs. Ils croyaient que j'agonisais. Quelqu'un est venu de l'Ashram, ensuite Pavrita est venu me voir, il a rapporté à Mère ce qui m'arrivait, je ne peux pas dire si c'était le 6e ou le 7e jour, j'étais vraiment parti. Je transpirais tellement que j'étais sur un drap de caoutchouc qui était toujours mouillé, ils venaient essuyer le drap, j'avais des bulles sur le corps, comme des ampoules, que les religieuses crevaient. J'étais rouge, rouge! J'ai gardé une plaque rouge très longtemps sur la poitrine, à force de me gratter. Mère a reçu le message de Pavrita comme quoi, apparemment, je n'allais pas bien du tout. C'est un peu occulte ce que je vais raconter. Mère est venue me voir, mais sur un autre plan; autour de mon lit, j'ai senti sa présence, je l'ai vue, c'était dans un autre corps certainement, lumineux, argenté, ç'a duré une fraction de seconde. L'énergie qu'elle m'a infusée là, l'amour, l'espèce de conscience physique... elle m'a rentré dans mon corps. Je me suis senti tout à coup revenir dans mon corps, je me suis assis dans mon lit. Les infirmiers se demandaient ce qui se passait, je leur ai dit: «Je m'en vais à l'Ashram». Je me suis levé du lit, comme ça, j'ai fait ma valise, je me souviens, ils sont sortis sur le balcon de l'hôpital pour me regarder traverser le parc qui conduisait à l'Ashram de l'autre

côté. Je me suis rendu directement au terrain de jeu, j'ai vu Mère le soir même, j'ai eu un darshan. Mère m'a dit: «Vous savez, ce n'est pas du tout une fièvre que vous avez eu, c'est pas ça du tout, ils ne peuvent pas trouver ce que vous avez eu».

Mère s'occupait de tout, tout, elle était partout. Je me demandais comment elle pouvait être partout. Il n'y a pas un clou qui se plantait à l'Ashram sans sa permission. Mère s'occupait du Centre d'éducation, elle voyait à tout, aux constructions et aux achats des maisons, à la préparation des différents départements de l'Ashram qui s'ouvraient, à la supervision des jardins, etc.. Elle traduisait aussi nombre d'oeuvres de Sri Aurobindo, mais on ne le savait pas à ce moment-là. Mais les soirs de classe au terrain de jeu, elle traduisait simultanément *La synthèse des yogas*. Ce que j'ai cru comprendre, c'est que le livre anglais était ouvert devant elle et elle l'expliquait en français.

À l'Ashram, l'anniversaire de naissance était important. Pour Mère, l'anniversaire est la fin d'un cycle et le commencement d'un autre, c'est l'avantage que l'âme a de se réaliser ce jour-là, l'avantage d'aller plus loin; c'est vraiment comme une renaissance, c'est rien d'extérieur. Dans tout l'Inde, ce n'est pas nécessairement cela, mais à l'Ashram, c'était vraiment très fort les anniversaires.

Le matin de mon anniversaire, le 24 juin 1956, je n'ai pas entendu les portes coulissantes de ma chambre s'ouvrir, mais les portes ont dû s'ouvrir... je me suis réveillé, il y avait des fleurs autour de mon lit, plusieurs bouquets, avec une carte signée de Mère: «Bonne fête, Jacques». C'était comme cela en ces années-là... on avait vraiment un traitement privilégié... peut-être le fait qu'on était venu de si loin... Mère m'a dit à mon anniversaire: «Vous avez 24 ans le 24 juin, c'est très très important pour vous d'être ici!». Elle fut surprise. Pour Mère, les chiffres, les dates, leur ordre, c'était important.

Pour ma fête, Mère m'a donné toute l'oeuvre de Sri Aurobindo, de main à main, environ douze volumes avec sa bénédiction écrite à l'intérieur. À chaque soir de l'année, sur 600 ou 700 personnes, il y avait toujours quelqu'un dont c'était

l'anniversaire, Mère donnait un cadeau approprié à chacun, selon la demande de chacun. J'avais demandé des livres de Sri Aurobindo. Je me souviens, sur une table dans sa chambre, il y avait des livres, je n'en revenais pas, Mère avait un grand sourire, elle me donnait *La vie divine*, et puis *Essai sur la Gita*, *Le secret du Véda*, il y en avait toujours un autre, cela a duré dix minutes... J'étais aux pieds de Mère, elle a posé sa main sur ma tête, m'a touché longuement, c'est comme cela qu'elle vous donnait une force, une bénédiction.

Mère était très alerte, elle avait 76 ans en 1956. Elle jouait au tennis. Elle arrivait avec Pavrita qui conduisait une voiture noire, elle s'approchait du tennis, Mère descendait. Il y avait des disciples qui se rendaient là pour voir Mère une fois de plus dans la journée. Là, c'était Mère dans l'action, dans le quotidien. Elle entrait sur le terrain. Il n'y avait pas une minute qui se perdait, il y avait des athlètes d'alignés au mur, elle jouait environ 4 ou 5 minutes avec chacun. Il fallait être assez bien équipé pour réussir à jouer avec Mère. Ce qui m'étonnait, c'est que la balle semblait venir vers elle, je me suis toujours demandé si les disciples lui envoyaient volontairement la balle... les balles avaient l'air d'être attirées par elle. Elle courait de gauche à droite pour attraper les balles, elle était très agile, quand elle frappait, elle y mettait beaucoup de force. Quand Mère marchait, on entendait ses pieds marteler la terre, elle portait des sandales japonaises épaisses, fixées au gros orteil, ce qui m'émerveillait, c'était ses pieds, son pied sur terre très, très d'aplomb... elle ne chancelait pas, c'était sa personnalité. Lorsqu'elle arrivait au terrain de jeu, on faisait un corridor et souvent j'étais très près.

Je l'ai revue aussi, dans le particulier. La Suissesse Padma l'avait invitée à prendre le thé chez elle, et Mère était venue sur le toit de sa maison, près du bureau de poste. Elle avait amené son chat. Je me souviens de ce chat, il avait des yeux spéciaux, c'était Kiki. Nous étions 4 ou 5 personnes, dont Pavrita. Il n'y a pas eu beaucoup de paroles, c'était tellement intense ces moments-là quand Mère était là...

Il y avait une force incroyable dans les méditations collectives avec Mère. On se sentait complètement soulevé et en même temps on était sur terre. C'est ça qui est particulier chez Mère: une puissance, une présence divine quite soulevait, mais tu étais sur la terre quand même. Tu étais soulevé par l'intérieur, ta conscience était comme remplie, mais c'était toujours dans la matière. Quand j'étais assis au terrain de jeu, je ne sentais pas le sol pendant une heure ou deux, je n'en revenais pas. Pendant les Entretiens, quand Mère parlait, je regardais Mère et je regardais la planète Vénus dans la même trajectoire. La voix de Mère, la conscience de Mère semblait venir de la même région que Vénus. Mère était dans un corps physique, mais j'avais toujours l'impression que c'était vraiment la dimension cosmique qui parlait à travers elle. C'était pas intellectuel, c'était toujours inspiré du moment. Quand elle nommait Sri Aurobindo, tu sentais le respect, l'amour et la conscience de Sri Aurobindo.

Quand j'ai quitté l'Ashram en 1956, Mère m'a dit: «Vous partez? Mais vous auriez pu rester toute votre vie». C'était une invitation... J'ai dit: «Mère, je sens qu'il faut que je rentre au pays». Ma mère était décédée avant mon départ et mon père était très seul, je sentais la voix de mon père m'appeler régulièrement. Et puis, j'étais presque surchargé par l'intensité de l'Ashram, c'était trop... je n'avais pas la culture philosophique ou spirituelle, si ça existe, pour absorber tout ça. Mère m'a dit: «Vous reviendrez?» J'ai dit: «Oui, je reviendrai dans 9 ans.» «Pourquoi neuf ans?» J'ai dit que je ne savais pas et 9 ans après sans m'en souvenir, j'étais là.

En 56, avant le retour à Montréal, je suis passé par la France, je me suis arrêté à Paris, j'ai gagné mon passage pour Montréal en travaillant dans la construction. Sur le bateau de retour, en entrant dans le golfe Saint-Laurent, j'ai senti une chose extraordinaire en moi, j'ai senti comme tout ce que je venais de recevoir de l'Ashram, j'ai senti tout l'impact de revenir avec ça au Canada et j'ai compris pourquoi Mère m'avait dit: «Ça va être difficile pour vous de revenir chez vous...» Parce que c'était des années tellement intenses à l'Ashram et moi j'y avais vécu en étant très ouvert. J'avais complètement changé, peut-être de conscience, il y avait eu un éveil en moi, psychique,

je ne sais pas. Quand je suis revenu, ça vraiment été très difficile, je m'évanouissais souvent, je voyais la mort partout, c'était pas morbide, je voyais que l'humanité vivait de la mort, j'en tremblais, j'ai tremblé pendant des années. J'ai dû traverser tous les niveaux à l'inverse, par la lumière que j'avais touchée, il a fallu que je revive ou que j'assimile, autrement je n'aurais pas pu passer au travers et c'est Mère qui m'aidait, 24 heures par jour, je sentais Mère. La Gaspésie m'a beaucoup aidé, je me suis retiré là au moins six mois par année, là je pouvais vivre tout seul d'une façon naturelle.

Je suis retourné quatre fois à Pondichéry. La dernière rencontre que j'ai eue avec Mère, en 1972, j'étais à ses pieds, elle m'a touché à la tête longuement. Je me souviens, j'ai aussi tenu sa main pendant une vingtaine de minutes. La main de Mère était impersonnelle, en même temps elle était complètement là. J'étais comme assis sur un grain de sable qui était la planète terre et Mère débordait de beaucoup, beaucoup la planète terre. Mère, l'être que j'avais devant moi, la terre entière était disparue par l'intensité dans la matière qu'elle avait, la conscience était tellement concentrée dans son corps et en même temps, c'était impersonnel. Quand tu tenais sa main, tu ne sentais pas du tout l'ego d'une personne, c'était immense, immense, impersonnel... Mère, c'était vraiment la Mère universelle, elle n'était pas du tout dans son petit monde, c'était la générosité divine.»

essai

la poésie de Sri Aurobindo

Mi illumino
d'immenso
Je m'éblouis
d'infini

(Ungaretti)

Certaines oeuvres, même si elles présentent objectivement un caractère hermétique, sont dès l'abord familières. On entre chez elles comme on entre chez soi, par affinité. Leur lecture résonne dans une intelligence, un coeur déjà prêts à les recevoir. Sans difficulté. Ainsi Mallarmé m'apparut lisible dès la première page. Sans retenue. Ainsi l'Inde, ses textes, tombaient en moi comme dans une terre certes non cultivée, mais déjà défrichée. D'autres oeuvres par contre, consternent, bouleversant une sensibilité établie, un sens esthétique naturel, ou devenu habituel par un exercice assidu. Ainsi je dus conquérir Beethoven, dont les longueurs m'exaspéraient, par une étude volontaire, appliquée de son oeuvre. Ainsi également, je découvris un nouveau plaisir, celui de la forme. Et surtout j'appris à quitter la maison, à vaincre une certaine mémoire, et à plonger, avec et sans questions, dans un univers jusque-là apparemment inaccessible et fermé. Il y a toujours des seuils à franchir...

Il conviendrait sans doute d'ouvrir ce commentaire sur la poésie de Sri Aurobindo par un panégyrique à l'endroit de mon maître. Je craindrais de verser dans la fausse dithyrambe, un peu hypocrite, où ne se dévoilerait que ma propre incompetence devant cette oeuvre. Ou, ce qui me semble encore plus hasardeux, je craindrais de sombrer dans l'argument d'autorité, où je délèguerais à Sri Aurobindo lui-même le soin de justifier

ces commentaires par le poids de sa réputation. Autre hypocrisie. Qu'on m'entende bien. Il ne s'agit ici que de ma relation poétique - «Savitri», surtout - à l'oeuvre de Sri Aurobindo. Ailleurs, c'est autre chose. Et si je peux avouer d'emblée que je me suis baigné très tôt dans sa prose, m'y enroulant comme dans un bain de mer, fasciné, envoûté par les vagues, l'écume toujours renouvelée, les marées, le corps frissonnant du reflet des étoiles, du ciel, des galaxies qui s'y miraient, il en fut tout autrement de sa poésie. Car en ce domaine, j'avais au préalable défini mon territoire. Il me fallait donc encore une fois quitter la maison, «apprendre à ne plus être», comme le suggère Mère, quitte à concéder à l'argument d'autorité un pouvoir de catalyseur. Première concession qui allait ouvrir les portes subséquentes. Car sans cette conviction de la suprême compétence de Sri Aurobindo en la matière, j'aurais vite abandonné l'effort exigé pour pénétrer cette poésie, tant elle bousculait mes propres normes poétiques. J'avais lu «The Future Poetry», et les commentaires de Sri Aurobindo à ses disciples poètes; y reconnaissant, du moins théoriquement, une compréhension si large de la poésie, une sensibilité si aiguë, bref, une connaissance, une suprématie d'un empan si vaste, je fus contraint en quelque sorte de forcer mes réticences, et de vérifier dans le fait poétique lui-même ce qu'affirmait Sri Aurobindo.

Le poème n'est que le marchepied de la poésie. Du moins le pensai-je. Le poème n'est que l'évocation d'un état particulier (et chaque poème donne naissance à son propre état) qui le transcende et que je nomme poésie. Cet état est «l'absente de tout bouquet» de Mallarmé, c'est «l'inexprimable rien, d'une fleur cueillie à l'autre offerte» de Ungaretti (ou encore, du même: «l'accolade de lumière dans l'air trouble, en suspens»), c'est cette «cathédrale» envoûtante, que le lecteur habite à la dernière page du livre, ou au dernier vers du poème, dont parle Virginia Woolf. La poésie est dans le poème cette attente d'une révélation qui est à la fois extase et connaissance, jouissance sans cesse suspendue dans la lecture immédiate, et satisfaite dans l'immobilité vertigineuse de la forme livrée, enfin possédée. Ce qui donne au poème son plaisir, c'est cette montée du désir (à la fois physique, émotif, intellectuel, esthétique) vers son accomplissement, la poésie.

Mais voilà que Sri Aurobindo bouscule, renverse ce mouvement. Un vers de Sri Aurobindo se suffit à lui-même comme un état de fait. Il n'est pas, comme précédemment, en attente du vers suivant (évidemment j'exclus de ces propos la valeur linéaire des textes, c'est-à-dire la succession purement narrative, qui n'est pas une donnée poétique en soi), d'une chute vers laquelle s'acheminerait tout le poème (quoique Sri Aurobindo maîtrise pleinement la technique poétique, et «construit» ses poèmes en conséquence. Mais le poème n'est jamais réductible à la technique empruntée. Il expérimentera d'ailleurs diverses techniques.) Pour reprendre ce que je disais, il n'y a pas chez lui une «absente de tout bouquet». Tout est donné dans l'immédiat du vers, qui n'est plus une évocation au sens commun du terme. Le vers, chaque vers nous lie dans et par lui-même, et plutôt que de susciter un «ailleurs» en flattant plus ou moins efficacement le goût esthétique pour élever la sensibilité vers cette «accolade de lumière», l'enferme dans le rythme et l'image du vers. Le vers n'est plus tremplin. Il est le plongeon même. La sensibilité n'est plus soulevée par le vers, elle y adhère. Aucune rêverie n'est possible, aucune complaisance. Le vers devient cette «cathédrale» au moment de la lecture. (Pourvu évidemment qu'il n'y ait dans la lecture aucune complaisance. Car la complaisance s'insinue subrepticement: le lecteur identifie au texte lu des états subjectifs qui s'en approchent plus ou moins.) Et le renversement que je notais s'effectue: c'est d'abord l'immobilité et l'immensité vertigineuse qui s'emparent de la sensibilité, illuminant de connaissance (poétique, s'entend), l'entendement et le cœur. Au lieu d'une ascension vers la poésie, s'effectue une involution de celle-ci. Sri Aurobindo, à maintes reprises, a signalé fortement ce pouvoir inhérent à la poésie de manifester l'âme. Or l'âme, par définition, est une faculté spirituelle, et souveraine. Immobile, dominatrice, elle s'exprime en chacun de ses mouvements, et ne s'allonge plus sur le pouvoir du temps pour manifester sa plénitude mais crée le temps par son expression. Elle le fait à chaque instant. Et c'est là la nouveauté de cette poésie: situé dans l'âme même, Sri Aurobindo ne s'achemine plus vers elle, il la manifeste dans chaque vers, sans attente, sans vaine évocation, dans la fermeté et l'assurance inévitables du «mantra». Le mantra, comme il l'a écrit lui-même, est l'expression de la vérité dans le son. Toute complaisance est

bannie, la parole est livrée par le simple pouvoir du fait, elle est ce fait.

Mais ce fait s'incarne bien dans un matériau, le poème. Celui-ci est soumis à ses composantes: le rythme, l'image, le thème (ce que Sri Aurobindo appelle «thought-substance»). La qualité primordiale du poème, c'est le rythme. C'est l'élément qui, au fond, distingue la poésie de tout autre genre littéraire. Le rythme est l'étoffe du poème, son chatolement, sa chair... Le rythme est, par définition, écoulement, succession. Et c'est précisément cette succession qu'abolit Sri Aurobindo. C'est un peu comme s'il délivrait le temps poétique de son effet rythmique pour enchâsser ce rythme dans l'instant même de son énonciation. Il nous transporte dans un lyrisme «vertical», si j'ose dire, où le vers ne crée plus son propre temps, mais le donne à sentir dans le poids arrêté, immobile, du Temps qui le domine. C'est là aussi une propriété de l'âme. L'âme nous hisse hors de l'événement, au cœur immobile de l'événement. L'effet «musical» du vers est lui aussi immédiat; la musique n'a plus besoin d'être invoquée, préparée, soutenue, elle est donnée comme une sensation directe par le pouvoir d'une présence si déterminante qu'on y goûte implicitement toute la saveur. Comme issue de «l'éternel présent». Prenons, par exemple, le premier vers de «Savitri»: «It was the hour before the Gods awake». Sans recherche d'effet, c'est le tintement lointain, fébrile, d'un gong clair, comme le premier frémissement d'un matin, comme le mystère d'un éveil qu'éclaire une lumière sûre. Tout cela, dans la sensation du vers... Et soudain, dans les vers suivants, toujours sans recherche d'effet, tout l'orchestre éclate d'un souffle... Il y a dans chaque vers une mélodie «implosive», qui ne livre pas son charme par la montée suggestive vers quelque accent sublime, mais l'affirme dans l'expression immédiate; et chaque harmonie qui soutient cette mélodie n'attend pas l'harmonie suivante pour se résoudre, elle est sa propre résolution. «La poésie, c'est un silence concentré», écrit Sri Aurobindo. Ce silence, dans la profondeur de son rythme, il nous le donne à sentir. «La musique fait ressortir le mouvement infini, le mot juste», écrira-t-il encore. Comme chaque vers est au cœur de ce mouvement infini, on peut isoler les vers de Sri Aurobindo, et retrouver en chacun sa plénitude.

L'image, dans cette poésie, a perdu son nom. La métaphore, qui noue le rythme au thème, et trouve sa perfection dans le symbole, est dépassée. Le poème ici n'élabore pas une «logique» inhérente au symbole même, il donne l'«image» (il faudrait trouver un mot à ce dépassement) comme une réalité directe, sensible. Elle ne reflète pas, elle dit. L'image ne tente pas d'évoquer un fait, un état, elle est ce fait, cet état. Les «images» se succèdent, non pas dans la volonté d'exploiter, de développer un thème, mais dans l'affirmation de leur objet, en vue d'offrir cet objet, immobile, à la révélation, à l'expérience concrète, le meublant de toutes parts. Les vers, comme des rayons, se précipitent vers un centre, le même, centrifuge, qui les a émis. L'impression n'est plus celle d'un acheminement progressif, mais de l'iridescence d'un point de mire fixe, inépuisable. Serait-ce que la poésie elle-même est dépassée? Sinon la poésie, du moins la rhétorique.

Je peux difficilement commenter les thèmes de cette poésie qui se situe à la limite de l'entendement et de l'imaginaire. Je ne peux, qu'ayant tout quitté, me laisser porter par elle, dans l'effleurement d'états et de visions, qui un jour, je l'espère, me révéleront l'âme, sa simplicité, et l'«inévitabilité» de son expression (pour reprendre un mot de Sri Aurobindo). L'âme, - la forme de tout poème, de toute poésie - que j'avais entrevue chez Beethoven, est repoussée à de nouvelles profondeurs chez Sri Aurobindo. Je peux encore moins définir les sources de ces thèmes: mental intuitif, mental supérieur, surmental, etc., que Sri Aurobindo énumère dans ses analyses de poèmes. Quoiqu'il répète souvent que la source d'inspiration n'est pas garante de la perfection du poème. La perfection de Sri Aurobindo réside dans le fait qu'aucun intervalle ne démarque les diverses constituantes du poème: le rythme, l'image et le thème étant de façon absolue conjoints. «Le poète donne une globalité», dit-il, et cette globalité se retrouve dans la matière même du poème.

S'agit-il d'une poésie dite «mystique»? Certes on y reconnaît, à certaines touches, l'élan du cœur foudroyé par le bien-aimé. Par contre, on peut difficilement identifier Sri Aurobindo à ces «fous d'amour» qui s'emparent de la langue pour la briser, dans le besoin de manifester une condition hors

limite qui les hante; il habite le champ de l'indicible. Il s'installe d'emblée hors limite. Et de là, révèle. Peut-on le qualifier de «gnostique»? Car il est manifestement lourd du poids d'une connaissance intégrée. Cette connaissance n'est pas le support d'une vision suggestive, mais proprement le «dire», le verbe. Dans cette région peut-on encore parler de poésie? Raymond Abellio disait déjà que la prophétie est le couronnement de la poésie. Si l'on entend le terme de façon particulière, Sri Aurobindo est prophète. Il ne révèle pas un avenir «horizontal», parcours visionnaire du temps, mais un accomplissement «vertical», connaissance de l'espace intime des dieux et de l'homme par identité à son centre. À compter de ce centre, Sri Aurobindo «profère». Sans aucune condescendance au plaisir simplement esthétique, sans complaisance aux habiletés de l'intellect et de l'imagination. Même si «le plexus solaire et le lotus aux mille pétales doivent être complices l'un de l'autre pour sentir, sinon connaître, les suggestions de ces choses par les mots et le rythme», comme il l'écrit, le plexus, le lotus doivent se dégager au préalable de toute exigence, de tout prérequis. La distance entre l'évocation et le dire, c'était, c'est la distance que je devais, que je dois franchir pour «m'émouvoir d'infini» au cœur de la poésie de Sri Aurobindo. Et pourquoi? Sri Aurobindo, dans un commentaire aux Upanishads me livre la réponse: «Le but, c'est de saisir l'esprit et l'attirer dans un cercle magique, afin de l'habituer aux pensées et aspirations divines, le baigner dans certaines pensées, l'entourer d'une atmosphère particulière; pour cela, les Upanishads (lisez: les poèmes) plongent l'esprit dans un océan de sons merveilleux, et l'y tourne et retourne, créant un mouvement sans cesse renouvelé d'associations. En d'autres termes, les Upanishads font appel à l'âme par l'intellect, l'oreille et l'imagination». Pour accéder à l'Art, qui «ne donne pas ce que donne la Nature; mais quelque chose de plus». Par l'éveil, par la révélation.

Guy Lafond

On comprendra que ces commentaires s'appliquent aux poèmes de Sri Aurobindo dans leur langue d'origine. La poésie n'est pas, à la rigueur, traduisible. Amalgame indissoluble de rythme et d'image, elle tire ses effets subtils du génie de la langue qui l'incarne. Cela dit, je me plais parfois à la traduction; cet exercice me permet de pénétrer plus avant le poème. Sous toutes réserves, je vous offre la traduction d'un poème de Sri Aurobindo.

G.L.

Lumière, Lumière immortelle! Les ténèbres n'ont plus de refuge.

Les enclaves ignorantes de la vie livrent leur secret:

L'immense inconscience des abîmes encore inexplorés

Gît, scintillante, dans une vaste expectative.

Lumière, Lumière éternelle, immuable, esseulée!

Ouvre les portes bénies mystérieusement scellées.

Lumière, incandescente Lumière du coeur diamanté de l'Infini

Tressaille en mon coeur où la rose indestructible fleurit.

Lumière dans son extase courant dans mes veines!

Lumière, Lumière tutélaire! Chaque cellule férue d'amour

Dans le feu muet du ravissement retient

Le sens vivant de l'impérissable.

J'avance dans l'océan d'une prodigieuse Lumière

Unissant mes abîmes à Ses cimes éternelle

de l'Agenda de Mère...

le dieu intérieur

«... Ta lumière est en moi comme un feu vivifiant et ton divin Amour me pénètre en Souverain Seigneur dans ce corps qui veut devenir Ton instrument docile et Ton fidèle serviteur...»

Mère, le 3 novembre 1912

Les grands moments d'une existence sont marqués, la plupart du temps, par un éveil subit de l'être à une réalité plus large que la personne, à une dimension qui dépasse sa compréhension. Les uns l'appellent «Dieu», d'autres «le psychique», Mère l'appelait «le dieu intérieur». Je suis certaine que des êtres, loin de notre vocabulaire et de notre civilisation nomment cet état d'une tout autre façon. Qu'importe l'appellation, c'est l'état qui compte et le renversement qu'il produit. Pour les uns, dont c'est le chemin, il s'agit d'un état d'arrivée, de plénitude, pour d'autres, comme pour Mère, il s'agit d'un commencement.

D'après les témoignages, souvent cette expérience se produit fortuitement, sans aucune préparation préalable, c'est une grâce soudaine qui frappe et bouscule la personne. Plus rien n'est pareil, la perception de la vie est tout à coup différente, tout prend une autre couleur. Il y a aussi des êtres dont la volonté et l'aspiration sont si tendues vers cette expérience que cela vient, mais en son temps et son lieu... comme nous l'explique Mère:

«Quand on entre en contact avec le Dieu intérieur, ça c'est une expérience, on n'a pas besoin de s'en aller à des hauteurs comme ça, c'est seulement là (Mère touche son

coeur). C'est l'expérience que j'ai eue en 1912, le premier contact quand on entre dedans comme ça... cette réalité concrète et cette intensité qui dépasse toutes les intensités physiques possibles. Et alors, le sentiment de: c'est ça le Divin... Cette expérience, je l'ai eue après un an de concentration exclusive sur: trouver ça au-dedans de soi: entrer en contact avec le Dieu immanent. Je ne m'occupais que de ça, je ne voulais que ça...»

Et puis, Mère nous raconte qu'après une année de concentration, un jour qu'elle était à la campagne, étendue sur l'herbe, «tout à coup, sans raison apparente, je n'étais ni plus concentrée, ni plus ceci, ni moins cela... pouff ça s'ouvre. Et alors...ça ne me quittait pas cette Lumière, cet éblouissement et cette immensité. Et le sens que c'est ça qui veut, ça qui dirige toute la vie, ça guide tout, ça ne m'a jamais quittée. Pas une minute depuis ce moment-là... il faut être très, très sincère, non seulement il n'est pas question de tromper les autres, mais il ne faut pas se tromper soi-même. Et alors on trouve, on trouve et c'est une expérience absolument concrète... Mais maintenant, mon corps c'est ça qu'il a...

En 1958, deux ans après la première manifestation du supramental, nous voyons que le corps de Mère commence lui aussi à sentir dans sa substance «le dieu intérieur». Mère raconte à Satprem son expérience du 1er mai 1958: «... l'expérience que seul le Divin agit dans le corps, qu'il est devenu le corps et cela en gardant son caractère d'omniscience et d'omnipotence divines... c'est la Matière qui devient le Divin. Et c'est venu vraiment avec l'impression que c'était une chose qui se passait pour la première fois sur la terre... c'est le résultat de la substance supramentale dans la Matière. C'est seulement elle qui peut rendre cela possible, c'est ce qu'elle a mis dans la Matière physique. C'est un ferment nouveau. Au point de vue matériel, elle lui enlève de son tamas, de sa lourdeur inconsciente, au point de vue psychologique, de son ignorance et de son mensonge... Mais certainement, c'est venu comme une première expérience pour montrer comment ce sera...»

L.M.

carnet de lecture

La Genèse du Surhomme, de Satprem

Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1974, 255 p.

Essai d'écriture expérimentale, un livre nouveau est né... une nouvelle conscience annoncée par Sri Aurobindo, cherche à s'incarner dans une écriture, celle de Satprem.

À quoi bon refaire tous les livres du monde, ces livres tous plus ou moins limités et logiques de notre prison? *La genèse du surhomme* est un livre qui est tout le contraire des livres issus des forteresses mentales humaines, forteresses qu'il conteste et qu'il veut ouvrir à tous vents, prisons qu'il veut ouvrir au silence, au silence d'un coeur qui bat dans une poitrine et dont chaque pulsation veut devenir une prière et une adoration, dont chaque battement d'ailes aspire à une perfection harmonieuse.

Ce livre est exceptionnel, le miracle lui est naturel comme sa respiration, il est partout dans chaque phrase, dans chaque page, ça brûle derrière les mots, derrière le chant des mots. Le souffle qui le traverse nous porte, il est harmonieux et facile à lire, il nous transporte et nous change. .

Ce livre n'est pas le chef-d'oeuvre du savoir, il nous élargit et nous agrandit non pas par des démonstrations, ni par des mécaniques savantes et logiques. Au contraire, il n'offre aucune recette, il ne fait que communiquer un chant, il ne fait que s'immiscer en nous comme un virus contagieux, et tout se met en branle, tout vibre au diapason de sa cadence douce, profonde, généreuse et libre.

C'est un livre dont la langue et le texte ne font pas écran, au contraire, ils laissent couler de source une grande onde bienfaisante qui n'a besoin d'aucune démonstration, une coulée qui est une poésie en soi, une poésie libre et qui s'oublie.

La genèse du surhomme ne prouve rien par des arguments, mais transforme le lecteur, change le lecteur. L'écriture est elle-même vision et voie ensoleillée. La nouvelle conscience semble écrire ce livre à chaque phrase.

Ce livre propose une victoire sur la mort et il se fait si clair et si transparent que les forces opaques qui bloquent ordinairement la vision n'agissent pas.

La genèse du surhomme appelle un monde nouveau, elle invente au fur et à mesure sa vérité et ne la donne jamais en mots, elle ne la nomme pas, comme on ne nomme pas l'Innommable. *La genèse* ne capture pas la vérité et ne l'enferme pas dans des raisonnements, elle propose l'aventure de l'inconnu.

La genèse du surhomme n'est pas non plus une leçon de métaphysique, elle ne se développe pas selon les règles de la logique, elle va de rythme en rythme, d'intuition en intuition, fluide et légère, comme une brise qui souffle sur la campagne et qui fait tout fleurir, qui fait tout chanter dans un éblouissement serein. Aussi est-il difficile de résumer *La Genèse du surhomme*, car le livre est plein dans toutes ses parties, dans toutes ses phrases. Il n'a pas de conseils à donner, par de dogmes à enseigner, pas de menaces à préférer ni de peurs à entretenir.

Une chose pourtant ressort et revient constamment comme un martèlement dans le livre: la lutte contre l'immobilité. Tout est mouvance et la suprême liberté est de voguer sur cette mer inconnue, le beau courage est de ne jamais s'arrêter, de ne jamais se satisfaire d'une réponse, le chercheur doit avancer avec confiance vers le futur et espérer. Et ainsi va l'écriture de l'auteur Satprem, de méandres en méandres, refusant les formules, ne définissant rien, mais seulement chantant et dansant, aspirant à la joie.

Le mensonge serait de s'immobiliser dans un savoir. En ce sens, ce livre est une belle réussite, peut-être la plus belle de Satprem, aucune solution n'est proposée, au contraire le lecteur en ressort plus assoiffé de vérité qu'auparavant, plus dépouillé et nu, plus seul, mais bien plus proche de la vérité de son chemin.

Daniel Gagnon

carnet de notes

Gaspésie

À Grande-Vallée, en Gaspésie, Nina Chapdelaine, une Indienne qui a vécu de longues années à l'Ashram, traduit en goujerati (langue indienne) *L'Aventure de la Conscience de Satprem*. Nina donne aussi des cours de sanscrit et de hatha-yoga.

Prochain numéro

Le Cahier bleu, numéro 2 sera presque entièrement consacré à *Savitri* de Sri Aurobindo et paraîtra en juin prochain. Il est à noter que **Le Cahier bleu** numéro 2 sera expédié aux abonnés seulement. L'abonnement (de soutien) est de 20\$ pour les trois numéros.

Vidéos et cassettes

Nous pouvons organiser, sur demande, des représentations des vidéos de Satprem: *L'homme après l'homme* (durée: 1h15) et une interview avec Satprem (1/2h).

Une rencontre pour l'écoute de cassettes de *L'Agenda de Mère* (les 3 premiers volumes) est prévue pour le 20 mars à 20h. Réservez s'il vous plaît au 844-3621.

«Suffoqués par l'indigence de la nature humaine, nous aspirons à une connaissance qui sache vraiment, à un pouvoir qui puisse vraiment, à un amour qui aime vraiment.»

Mère

**Publié par les Éditions
québécoises de l'Oeuvre**

Le Cahier Bleu est distribué par

**l'Institut de recherches évolutives
3507 rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9**

